



©gg-foto - Al Quaraouiyine à Fès, la plus ancienne université du monde

# L'ISLAM À L'ÉPREUVE DE SON HISTOIRE

PAR HELA OUARDI

Les règles élémentaires de la prudence nous enseignent que, quand on est sur la route et qu'on veut doubler, on doit regarder dans le rétroviseur. Même chose dans la marche de l'histoire, quand une nation veut dépasser, se dépasser en accomplissant une révolution, elle doit regarder dans le rétroviseur, c'est-à-dire son Histoire, sinon elle risque d'être percutée de plein fouet par un objet roulant à grande vitesse et qu'elle n'a pas vu venir.

Car, c'est connu, l'Histoire est impitoyable ! Si on la néglige, si on la refoule, si on l'ignore, elle peut se venger de nous violemment. Elle est capable de faire surgir parmi nous les monstres du passé ; ils se déchaînent, nous terrorisent et finissent par nous prendre en otage.

J'ai pris conscience de cela un jour dont je me souviens très bien. Il y a toujours un instant T. C'était l'après-midi du vendredi 14 septembre 2012 quand un groupe d'individus déchaînés ont attaqué l'ambassade des États-Unis à Tunis pour y mettre le feu à cause de la publication sur YouTube de quelques extraits d'un film américain jugé insultant pour le Prophète<sup>1</sup>. J'ai été sidérée ! Bien sûr, ce n'était pas la première fois que se manifestait la violence religieuse, ce n'était pas la première

fois que la croyance avait le visage effrayant du crime ; mais c'était la première fois que je voyais cette violence directement et non sur un écran de télévision. J'ai été ahurie par ce spectacle vivant. Je ne comprenais pas ! Comment des gens peuvent-ils aller à la mort, semer la mort pour venger l'honneur bafoué du Prophète ? Et qui est finalement cet homme ? Qu'est-ce que je sais de lui et de l'islam ? Pas grand-chose ! Pour ne pas dire « rien du tout » !

Et, d'un coup, l'épaisse fumée noire que je voyais au-dessus de l'ambassade des États-Unis m'a semblé être la matérialisation de mon ignorance de notre propre histoire, de l'histoire d'une religion qui a toujours fait partie de ma vie, mais qui était en train de me devenir étrangère. C'est comme quand on vit avec quelqu'un et qu'on découvre un jour qu'il a une double vie et qu'au fond on ne le connaissait pas. J'ai réalisé ce jour-là que l'islam paisible des foyers, cet islam ponctué de fêtes et de célébrations, cet islam qui avait pour moi le visage pieux et serein de ma grand-mère... Eh bien cet islam était en train de muter, de se transformer en une arme pointée sur nous par des fanatiques et autres forcenés, en un outil de propagande politique au service d'aventuriers qui veulent imposer une dictature religieuse.

<sup>1</sup> Il s'agit du film *Innocence of Muslims* (2012) de Nakoula Basseley Nakoula, qui n'a jamais été projeté dans les salles.

Au fond, l'incompréhension dans laquelle nous plonge chacun des crimes horribles qui nous ébranlent régulièrement (depuis le 11 septembre 2001 et jusqu'aux attentats récents de l'automne 2020) est le fruit de notre méconnaissance de l'histoire de l'islam, religion dont le grand public connaît sommairement le rituel et quelques dogmes, mais dont il ignore la genèse historique.

Alors, j'ai décidé de comprendre, de ne plus rester l'observatrice passive et indignée d'un spectacle morbide. J'ai décidé de faire comme ces assaillants et de lancer l'assaut non sur une ambassade, mais sur cette forteresse qu'est l'Histoire de l'islam. J'étais convaincue que la connaissance du passé pouvait me donner les clés pour comprendre le présent. Car l'exploration de l'Histoire revient à penser l'actualité d'un passé qui résonne jusqu'à nous. Le travail de recherche et de lecture-réécriture que j'ai entrepris ne relève pas de la distanciation archéologique. Mes livres sont les « enfants du siècle » dans le sens où ils sont le fruit d'une inquiétude historique devant la propagation fulgurante de la violence religieuse qui nous plonge régulièrement dans l'horreur et le désarroi.

En somme, j'ai fait un peu comme les salafistes, je me suis appropriée le passé et je l'ai placé au cœur du présent, à la différence que ce n'est pas pour l'idolâtrer, mais pour l'interroger. Un intégriste regarde le passé avec les lunettes roses de la légende ; moi je le regarde avec un microscope. Car, pour moi, l'Histoire ne doit pas être un objet de culte, mais un objet de connaissance.

C'est à la connaissance de cette genèse historique que je me suis intéressée depuis plus de huit ans maintenant. Et c'est alors que j'ai commencé la lecture des textes les plus anciens de la Tradition musulmane en m'intéressant à l'histoire des personnages-clés de l'islam des origines : le Prophète Muhammad et ses quatre premiers successeurs. De cette investigation sont nés quelques livres que j'ai publiés entre 2016 et 2019 chez Albin Michel : *Les Derniers Jours de Muhammad* et une série de récits historiques intitulée *Les Califes maudits* que je consacre aux quatre premiers califes de l'islam : les deux premiers tomes de cette série (*La Déchirure* et *À L'Ombre des sabres*) sont sortis en 2019. Le troisième tome qui sortira au début de l'année 2021 s'intitule *Meurtre à la mosquée* (il s'agit d'une enquête sur l'assassinat intrigant d'Umar ibn al-Khattab le deuxième calife de l'histoire de l'islam).

Dans ces livres, je me penche, par conséquent, dans le menu détail sur la période la plus importante de l'histoire de l'islam, car c'est une époque fondatrice dont on ne sait pas grand-chose finalement. Elle est plutôt obscure, même pour les musulmans. On n'en parle pas et, si on en parle, c'est toujours pour sacrifier cette période originelle et nous la servir comme un âge d'or glorieux dans lequel les protagonistes, les fondateurs de l'islam (le Prophète, ses Compagnons et les membres de sa famille) sont présentés comme des héros, des demi-dieux dont il faut imiter le parcours exemplaire (*al-salaf al-salih*). Or, il suffit de parcourir les livres de la Tradition musulmane pour s'apercevoir très vite que la genèse historique de l'islam est loin d'être un long fleuve tranquille, un âge d'or où tout le monde est beau, tout le monde est gentil. Au contraire, depuis l'émigration du Prophète à Médine en 622 jusqu'à l'atroce guerre civile de 656-661 qu'on appelle la Grande Discorde (*al-Fitna al-kubra*) qui a divisé irréversiblement les musulmans en sunnites et chiites, l'histoire des débuts de l'islam n'a été qu'une suite ininterrompue de razzias, de guerres fratricides, d'exterminations et d'atroces assassinats politiques. On peut clairement observer ce phénomène endémique à l'aune de deux moments-clés marqués par le mystère et la violence : la mort du Prophète et sa succession.

Il s'agit d'une période aussi décisive qu'emblématique correspondant aux dernières semaines qui ont précédé la mort de Muhammad et au cours de laquelle sont nés les conflits qui ravagent jusqu'à nos jours le monde musulman et le monde (tout court). Cette période critique permet de connaître le contexte dans lequel a émergé une institution politique qui revient aujourd'hui sur le devant de la scène : le califat. La connaissance de cette période fondatrice m'a permis de remettre en cause le mythe qui entoure la représentation de l'islam des origines.

Que s'est-il passé durant l'été 632 à Médine ? Muhammad meurt le 8 juin, Abu Bakr devient calife deux ou trois jours plus tard et Fatima, la fille du Prophète, décède quelques semaines après son père. Trois événements décisifs dans l'histoire de l'islam dont nous connaissons très peu de choses, car personne n'aime en parler. Et pour cause ! Les multiples détails dont regorge la Tradition musulmane ébranlent sérieusement l'image idyllique que la mémoire sélective des musulmans se fait des Compagnons et de la famille du Prophète. Pourtant, durant cette période décisive, une véritable tragédie a eu lieu : Muhammad, triste et livré à lui-même, meurt dans des circonstances sombres ; on ne saura jamais

s'il est mort de maladie ou s'il a été empoisonné. Abu Bakr, son beau-père<sup>2</sup> et ami, est déclaré calife au terme d'une violente bagarre proche du coup d'État ; Fatima, la fille du Prophète, malmenée et agressée par les Compagnons de son père, est déshéritée avant de mourir mystérieusement. Dans ce qui suit, nous reconstituerons dans ses grands traits cette tragédie en trois actes dont les répliques résonnent encore aujourd'hui.

Commençons par l'intrigue principale qui est la matrice dont découleront les autres péripéties du drame : la mort du Prophète, à laquelle j'ai consacré mon premier livre.

Dans le récit que je propose dans mon livre *Les Derniers Jours de Muhammad*, j'ai tenté à travers l'ordre chronologique de donner un enchaînement logique aux événements et aussi d'inscrire les derniers mois de la vie de Muhammad dans un temps historique, mesurable, « narrable », qui se place délibérément à l'opposé de l'intemporalité de la légende. Chronologiquement, mon récit se situe entre la fin du mois de septembre 631 (la dernière expédition militaire conduite par Muhammad) et le 10 juin 632 (date approximative des obsèques du Prophète, mort deux jours plus tôt). Le récit s'étale donc sur dix mois où je décris, à partir d'une confrontation des sources sunnites et shiites, une ambiance de fin de règne. L'atmosphère est critique à plus d'un titre. L'autorité de Muhammad est sérieusement ébranlée par l'échec des batailles qu'il mène contre Byzance. Plus tard, quelques semaines après sa dernière expédition militaire vers Tabuk, il tombe gravement malade. Tout le monde comprend que sa fin est proche. Confronté à l'ambition de ses proches (Compagnons et membres de sa famille), Muhammad est conscient que sa succession se résoudra dans la douleur : il essaye de laisser un testament, mais on l'en empêche. Il rend son dernier souffle le lundi 8 juin 632 (13e jour du mois de *rabī* 1er de l'an XI de l'hégire) sans avoir exprimé ses dernières volontés.

La nouvelle de la mort de Muhammad tombe sur Médine comme un cataclysme ; c'est l'affolement général. On se souvient des paroles du Prophète disant à ses adeptes qu'il est venu leur annoncer l'imminence de l'apocalypse. On crie : « Comment peut-il mourir, lui qui est notre Témoin, notre Médiateur et notre Intercesseur auprès de Dieu ? Non par Dieu ! Il n'est pas mort, mais il est enlevé et ravi en extase comme

Jésus. » Les obsèques de Muhammad n'ont pas lieu tout de suite contrairement à la coutume arabe et aux consignes du Prophète, qui préconisait l'enterrement rapide des morts. Le cadavre de Muhammad commence à se décomposer. Les funérailles ont finalement lieu le mercredi dans la nuit. Pourtant, le Prophète a formellement interdit les inhumations nocturnes. S'agit-il finalement d'un enterrement secret ?

Ce n'est pas la seule question sans réponse qu'on se pose quand on examine de près l'épisode final de l'existence du Prophète de l'islam ; les derniers mois de sa vie, les circonstances de sa mort et de son enterrement sont auréolés de mystères.

D'abord : l'étrange expédition de Tabuk. Le combat contre les Byzantins n'a pas eu lieu : Muhammad ordonne le retrait de ses troupes pour des raisons inconnues, alors qu'on le verrait plutôt occuper la ville. Sur le chemin du retour, il est victime d'une mystérieuse tentative d'assassinat dont la Tradition ne dit quasiment rien. Elle affirme que Muhammad connaît l'identité des conjurés, mais s'est abstenu de les punir. Et, ce testament que le Prophète a été empêché par ses Compagnons de dicter jeudi et qui a provoqué une dispute à son chevet, que pouvait-il contenir ? La Tradition garde sur ces questions un silence assourdissant.

Un autre mystère épaissi par une pléthore de versions contradictoires plane aussi sur la cause réelle de la mort du Prophète. Ce mystère est d'autant plus persistant qu'il nous arrive, dans un même ouvrage de la Tradition (comme la *Sira* d'Ibn Hisham ou le *Sahih* de Al-Bukhari), de trouver deux versions divergentes : l'une dit qu'il est mort empoisonné par la Juive Zaynab Bint al-Harith dont le père, le mari et l'oncle ont été tués lors de la prise de Khaybar ; l'autre version affirme que le Prophète est mort d'une pleurésie. Le plus étrange est que ces deux versions émanent d'une seule source : Aïsha l'épouse de Muhammad !

Au début de sa maladie, le Prophète comprend très vite que le mal dont il souffre est dû à un empoisonnement qui a eu lieu étrangement trois ans plus tôt (en l'an VII de l'hégire) : Zaynab pour venger la mort de sa famille lui aurait servi un rôti de viande empoisonné. On imagine mal un poison continuer à agir dans le corps durant trois ans. L'hypothèse de l'empoisonnement par la Juive de Khaybar a beaucoup désarçonné les rédacteurs de la Tradition, non parce qu'elle n'est pas médicalement plausible, mais parce que reconnaître que le Pro-

<sup>2</sup> Abu Bakr est le père d'Aïsha, l'épouse préférée de Muhammad selon la tradition sunnite. Les shiites, au contraire, présentent cette femme influente comme un personnage quasiment diabolique.

phète est mort du repas empoisonné servi par Zaynab signifie que celle-ci avait raison ; n'a-t-elle pas dit à Muhammad : « j'ai voulu te mettre à l'épreuve : si tu es Prophète, tu seras sauvé et si tu es roi, on se débarrassera de toi ». Voilà qui est fort embarrassant ! Les rédacteurs de la Tradition devaient trouver une autre cause. Et c'est là qu'on voit surgir l'hypothèse d'une mort par pleurésie (*dhat al-janab*) ; mais Muhammad lui-même ne l'admet pas, car, selon lui, c'est une maladie satanique qui n'atteint pas les prophètes. Cette conviction explique son refus du médicament (le *costus* indien) que les membres de sa famille lui administrent à son insu dimanche la veille de sa mort. Le Prophète est tellement fâché qu'en guise de punition, il ordonne à chacun de prendre le même médicament « sous ses yeux ». Pourquoi demanderait-il une chose pareille s'il n'avait pas un doute sur la nature de la potion qu'on lui a mise sur les lèvres ?

Les premières heures qui ont suivi la mort de Muhammad sont elles aussi très énigmatiques. Pourquoi a-t-il été enterré tardivement ? Pourquoi Abu Bakr et Umar, ses deux premiers successeurs (présentés comme ses meilleurs amis) n'ont pas assisté à ses funérailles ?

Il m'est impossible d'énumérer ici toutes les questions que posent les circonstances obscures qui entourent la mort de Muhammad. En revanche, l'examen attentif des derniers mois de sa vie met en évidence un certain nombre d'idées qui, elles, semblent beaucoup moins douteuses.

Le premier constat qui s'impose d'une manière flagrante est que l'autorité du Prophète à la fin de sa vie s'est considérablement affaiblie. Nous retrouvons là un lieu commun de la chute d'un souverain puissant au lendemain d'une défaite militaire : la défaite catastrophique des musulmans face aux Byzantins à Mu'tah en 629, puis l'épreuve affligeante de la campagne de Tabuk en 631 contribueront au déclin de l'autorité du Prophète qui devient désormais, à cause de ses initiatives trop téméraires, l'objet de critiques au sein même de sa communauté. C'est là l'amorce d'une profonde crise politique interne.

On ira jusqu'à tenter de l'assassiner sur le chemin de retour de l'expédition de Tabuk ; les sources de la Tradition affirment que le Prophète connaît le nom des conjurés, mais s'abstient de les punir. La deuxième tentative d'assassinat, sur le chemin du retour de La Mecque, après le pèlerinage de l'Adieu, est restée elle aussi étrangement impunie. C'est là une atti-

tude surprenante de la part d'un homme qui, pour quelques poèmes satiriques, n'hésitait pas à couper des têtes. Mais les temps ont visiblement changé pour Muhammad, qui se trouve désormais dans une situation fort délicate qui l'empêche de riposter.

En réalité, l'autorité de Muhammad craque de partout. Ses proches Compagnons lui désobéissent ouvertement, le malmènent même, allant jusqu'à lui confisquer ses dernières volontés et l'empêcher de dicter son testament. Il est clair que ce qu'il veut dicter n'arrange pas du tout les affaires de ses Compagnons, notamment Umar, qui dit que le Prophète divague.

C'est que Muhammad, à la fin de sa vie, est au centre d'un tourbillon de convoitises, c'est un homme seul confronté à l'ambition dévorante de ses femmes et de ses Compagnons. L'installation de Muhammad lors de sa dernière maladie chez sa femme Aïsha a sans doute eu des conséquences décisives. Avec sa complice Hafsa, Aïsha tisse une toile autour du lit de son mari et profite de sa faiblesse physique pour mettre à l'écart Fatima et Ali, qu'elle déteste ; Aïsha et Hafsa ont largement contribué à préparer le terrain à leurs pères respectifs Abu Bakr et Umar<sup>3</sup>.

On associe souvent la mort du Prophète au problème de la succession et à la rivalité entre les membres de sa famille et ses Compagnons. Or, la crise politique dépasse largement les limites de la « cour » du Prophète ; elle se situe à l'échelle de toute l'Arabie où Muhammad est confronté, au crépuscule de sa vie, à un large mouvement dissident mené par ceux qu'on appelle « les faux prophètes », qui commencent à réunir autour d'eux un nombre considérable d'adeptes notamment dans la province de Yamama et au Yémen.

Contrairement aux Compagnons, uniquement préoccupés par la question de la succession politique et de l'héritage financier, les « faux prophètes » mènent un mouvement de contestation radicale de l'autorité de Muhammad. Le mouvement se propage comme une traînée de poudre un peu partout en Arabie. Les faux prophètes Musaylima, Talha, Aswad et la prophétesse Sajah deviennent une menace sérieuse pour Muhammad, qui en fait des cauchemars ; Musaylima et Aswad vont jusqu'à lui adresser des lettres de menace.

<sup>3</sup> Il faut rappeler ici que l'institution du califat est très associée aux liens familiaux du Prophète avec ses Compagnons : rappelons que les quatre premiers califes orthodoxes sont les beaux-pères et les gendres de Muhammad. L'autorité politique en islam est avant tout (toujours ?) une affaire de famille.

La menace politico-religieuse que les « faux prophètes » font planer sur l'islam est suffisamment sérieuse pour que la première action du premier calife, Abu Bakr, soit de mener contre eux des guerres impitoyables (les guerres dites d'apostasie, *hurûb al-ridda*), épisode décisif au cours duquel le premier calife « bien guidé » est inauguré dans un bain de sang<sup>4</sup>. Mon dernier livre *À L'Ombre des sabres* est consacré à cet épisode particulièrement terrible. Nous voyons là la manifestation patente d'une violence fondatrice dans laquelle les registres de l'opposition politique et du reniement religieux se confondent inextricablement. Les conséquences de cette superposition originelle du politique et du religieux se font sentir jusqu'à nos jours dans le monde musulman.

L'un des épisodes les plus troublants de cette période transitoire (entre la fin de la prophétie et le début du califat) est l'abandon du cadavre de Muhammad qui ne sera inhumé que deux à quatre jours après sa mort, lorsque son cadavre commence à montrer les signes de la putréfaction. Image sordide et honteuse qui doit encore hanter l'inconscient collectif des musulmans. Elle expliquerait, comme dans le retour d'un sentiment de culpabilité refoulé, l'obsession du blasphème chez les musulmans aujourd'hui.

Alors, comment expliquer l'abandon du cadavre du Prophète ? Je pense qu'il y a deux raisons. Une raison religieuse et une raison politique.

D'une part, pour ses adeptes, Muhammad est venu pour annoncer la fin du monde et pour être le témoin des hommes lors du jugement dernier annoncé comme proche. Plusieurs versets du Coran<sup>5</sup> et de nombreux hadiths qui évoquent l'imminence de l'Heure permettent de le percevoir d'une manière tangible<sup>6</sup>. Le but des expéditions de Mu'tah et de Tabuk contre Byzance était la conquête de Jérusalem dans une perspective eschatologique. Du moment que Muhammad est le Prophète de la fin des temps, il est naturel de le voir conduire ses convertis vers Jérusalem, là où ils doivent attendre le jugement dernier. Quand Muhammad meurt, le vent

de panique qui souffle sur Médine s'explique par la peur de l'imminence de l'apocalypse. Ses coreligionnaires, Umar ibn al-Khattab en tête, croient qu'il va ressusciter comme Jésus au bout de trois jours. Certains musulmans effrayés croient que la mort du Prophète coïnciderait avec la fin du monde ; quand d'autres, niant sa mort, pensent qu'il ne devait pas mourir, car il est censé être leur témoin le jour du jugement dernier.

Dans ces conditions, on comprend que le Prophète ne pense pas à la désignation d'un successeur. Cela serait une disposition inutile puisque « l'Heure approche » comme le dit le Coran (premier verset de la sourate *La Lune*). On pourrait même pousser la réflexion plus loin et se demander : puisque Muhammad est venu annoncer la fin des temps, pourquoi fonderait-il une nouvelle religion ?

Le retard pris par l'arrivée de la fin du monde a imposé une révision historique totale qui s'est amorcée au moins un siècle après la mort du Prophète ; c'est cette révision générale que Paul Casanova appelle, dans un bel oxymore, « la fraude pieuse ». Les conséquences de cette « fraude pieuse », nous les ressentons encore de nos jours alors que l'on assiste au retour en force du motif de la guerre sacrée, relent d'une croyance lointaine que quatorze siècles d'« acrobaties » théologiques ont réussi à contrôler sans jamais pouvoir l'anéantir totalement. Muhammad est venu pour annoncer la fin du monde et certains musulmans, s'appropriant le message initial de leur Prophète, réactualisent l'imaginaire eschatologique originel qui a sans doute forgé la croyance religieuse en ce qui est devenu l'islam<sup>7</sup>.

Avec la mort de Muhammad, nous sommes face au moment fondateur d'une religion qui, désormais sans son Prophète, a été confrontée à l'épreuve de sa propre survie. Au-delà de l'autorité du Maître disparu, l'islam devait se réinventer ou peut-être même s'inventer. C'est là qu'on mesure le rôle décisif des deux premiers califes Abu Bakr et Umar. En créant le califat qui allait durer plusieurs siècles, ils ont donné un avenir à ce qui était au départ une doctrine de la fin des temps et qui devait donc être enterré avec Muhammad.

4 Les guerres d'apostasie : les Arabes sont entrés en nombre dans l'islam pour des motifs intéressés (afin de ne pas payer la *jizya*, la taxe imposée aux non-musulmans). À la mort du Prophète, de nombreux convertis, invoquant le caractère personnel de l'allégeance faite à Muhammad, se sentent libérés de leurs engagements financiers ; tout en se disant musulmans, ils refusent d'envoyer à Médine les taxes de la *zakât* (la taxe imposée aux musulmans). La réaction du nouveau calife Abu Bakr ne tardera pas : les tenant pour apostats, il leur déclarera une guerre sans merci. Dans ces guerres impitoyables, le motif religieux ne doit pas masquer les motifs économiques : l'objectif était moins de ramener ces Arabes à l'islam que de ramener les taxes au calife à Médine.

5 On peut citer par exemple le verset 187 de la sourate 7, les versets 42-46 de la sourate 79, les premiers versets des sourates 16, 21 et 54.

6 Un livre est incontournable à ce sujet ; il s'agit du livre de Paul Casanova, *Mohammed et la fin du monde. Étude critique sur l'islam primitif*, 2 vols, Paris, P. Geuthner, 1911-1913.

7 Si on prend par exemple le livre *Appel à la résistance islamique mondiale (da'wa al-muqâwama al-islâmiyya al-'âlamîyya)*, qui est le manifeste de la troisième vague du jihadisme selon Gilles Kepel) d'Umar Abdelhakim, alias Abu Mus'ab al-Suri, on voit qu'il se termine par un chapitre intitulé « *Misk al-khitâm* » (pour finir en beauté) où on trouve un florilège de hadiths eschatologiques. Pour Daesh, le drame de la fin de l'Histoire doit fatalement se jouer sur une seule scène, là où Muhammad voulait conduire ses adeptes : la Syrie (*bilâd al-Shâm*).

C'est là qu'on s'aperçoit que l'enterrement tardif de Muhammad, est sous-tendu par une manœuvre politique mise en place par Abu Bakr et Umar pour prendre le pouvoir. Les deux futurs califes sont étrangement absents des funérailles de leur ami Muhammad. En effet, quelques heures après la mort de Muhammad, on vient prévenir Abu Bakr et Umar : « Faites vite avant que la situation ne déborde » ; les deux cheikhs accourent alors vers la *saqifa* (tonnelle) des Banu Sa'ida où les Ansars<sup>8</sup> sont réunis pour élire le chef des Khazraj Sa'd Ibn 'Ubadah<sup>9</sup>. C'est là où se déroule le deuxième acte de la tragédie : l'élection-coup d'État d'Abu Bakr et Umar.

J'ai consacré à cet épisode crucial le premier tome de la série *Les Califes maudits* intitulé *La Déchirure*. Cet ouvrage dédié à l'intronisation d'Abu Bakr, le premier calife de l'histoire de l'islam, retrace les premières semaines de ce règne décisif : il commence par la reconstitution de la très célèbre réunion tenue dans la *saqifa* des Banu Sa'ida. Dans les heures qui ont suivi la mort du Prophète, ses Compagnons (Ansars et Émigrants) se retrouvent dans un véritable conclave pour désigner un chef ; aucun consensus n'est possible et la réunion tourne au pugilat. Véritable scène primitive, la réunion de la *saqifa* a inscrit la discorde interne et la transmission douloureuse du pouvoir dans le programme génétique de l'islam. Abu Bakr et ses partisans se voient obligés d'utiliser la force et organisent, à l'aide de milices déployées dans les rues de Médine, un véritable coup d'État durant l'enterrement de Muhammad.

Mais le coup de force final qui s'est joué dans la *saqifa*, puis à la mosquée (où on fait une allégeance précipitée au premier calife), ne règlera pas le problème de la succession pour autant. Le premier calife, Abu Bakr, se trouve rapidement confronté à une large opposition : une partie des Ansars, l'aristocratie des Quraysh<sup>10</sup> et surtout la famille du Prophète, dont la contestation se cristallise autour de Fatima la fille de Muhammad.

Fatima est précisément au centre de l'acte III de la tragédie ; elle est le personnage-clé de la série que je consacre aux « califes maudits ». Car c'est elle qui prononce la malédiction contre Abu Bakr et tous les Compagnons de son père qu'elle tient

pour complices de l'injustice qu'elle a subie. Double injustice par ailleurs : injustice politique (la famille du Prophète est privée du pouvoir) et injustice financière, car le premier calife (encouragé par Umar) décide de confisquer les biens laissés par Muhammad et de déshériter Fatima. Celle-ci ne capitule pas, elle se bat pour faire valoir ses droits. Toute la famille de Muhammad est derrière elle.

Pour étouffer cette redoutable fronde, Abu Bakr et ses hommes de main utilisent des méthodes musclées contre Fatima. Umar arrive chez elle menaçant de brûler sa maison. Telle Antigone, elle résiste avec courage, elle entre dans un conflit ouvert avec le successeur de son père. Dans une scène digne d'une tragédie grecque, Fatima se dirige à la mosquée et prononce un discours poignant<sup>11</sup> dans lequel elle maudit ouvertement « l'usurpateur » Abu Bakr et tous les Compagnons de son père qui sont complices de l'injustice qu'elle a subie<sup>12</sup>. La fille du Prophète les cite tous à comparaître devant le tribunal de Dieu et leur annonce qu'ils porteront tous le califat comme un fardeau et un châtiment.

Immédiatement après cette prédiction funeste, le premier calife perd soudainement son fils aîné. Il est persuadé que la malédiction commence à se concrétiser. Il tentera à plusieurs reprises de démissionner, en vain ! Il essaye de se réconcilier avec Fatima, mais elle refusera même de lui adresser la parole. Elle mourra très vite dans des circonstances obscures comme son père. A-t-elle été assassinée par les dirigeants du nouveau régime ? Tout porte à le croire. Abu Bakr sera rongé par les remords. À l'article de la mort, il confiera à sa fille Aïsha : « je n'aurais jamais dû attaquer la maison de Fatima ! » Est-ce un aveu à demi-mot que cette agression a été la cause indirecte de la mort de la fille du Prophète<sup>13</sup> ?

Voilà qui déconstruit la vision mythique d'un « âge d'or » de l'islam et de ses « pieux ancêtres » auxquels se réfèrent aujourd'hui les salafistes. Le constat accablant qui s'impose est que la violence en islam n'est pas un phénomène conjoncturel, mais structurel ; ce que j'ai trouvé choquant c'est que le Prophète a été sans doute lui-même victime de cette violence. Le premier califat a été instauré à la suite d'un

<sup>8</sup> Les Ansars (littéralement les auxiliaires ou les supporters) sont les deux tribus des Aws et des Khazraj, qui ont offert l'asile à Muhammad quand il a émigré en 622 dans leur cité Yathrib qui s'appellera désormais Médine.

<sup>9</sup> Sa'd Ibn 'Ubadah sera plus tard le premier opposant politique de l'histoire de l'islam : il sera assassiné par les djinns, nous dit-on...

<sup>10</sup> Quraysh est la tribu d'origine du Prophète. Les castes supérieures de cette tribu influente refusent la nomination d'Abu Bakr, car il appartient à un clan mineur de la tribu.

<sup>11</sup> Ce discours s'intitule dans la Tradition sunnite et chiite « le prêche de Fadak » (*al-khutba al-fadakiyya*) ; ce titre est une référence à l'oasis de Fadak, que Fatima revendique comme un bien qui lui a été légué par son père et qui lui a été saisi par le premier calife.

<sup>12</sup> La malédiction de Fatima n'est pas sans rappeler celle que Jacques de Molay a lancée du haut du bûcher à la face de Philippe Le Bel dans *Les Rois maudits* de Maurice Druon.

<sup>13</sup> Les sources chiites affirment que, le jour de l'attaque de sa maison, Fatima (alors enceinte) a été violemment frappée par Umar. Elle fait alors une fausse couche, qui lui causera une grave hémorragie à laquelle elle ne survivra pas.

véritable coup d'État et s'est imposé à la force de l'épée : le successeur du Prophète a en effet mené des guerres particulièrement sanglantes contre tous ceux qui ont contesté son autorité. Ces guerres surnommées « les guerres de la *rida* » (apostasie) ont été d'une cruauté inouïe. Le principal « architecte » de ces massacres barbares est le généralissime Khalid ibn al-Walid, présenté par la tradition apologétique islamique comme un guerrier héroïque. Mais, quand on regarde le récit des batailles et razzias qu'il a menées au nom du premier calife, on s'aperçoit qu'il n'est qu'un criminel sanguinaire dont les affreuses exactions ont fait frémir d'horreur les propres Compagnons du Prophète, notamment Umar ibn al-Khattab, qui a énergiquement dénoncé et condamné les agissements cruels de celui que la Tradition surnomme pompeusement « le glaive dégainé d'Allah » (et dire qu'aujourd'hui certaines écoles primaires portent son nom !).

Finalement, en instituant le prétendu État islamique, Daesh ne fait que répéter les origines tragiques du premier califat qui a été instauré au prix d'un massacre. On comprend du coup pourquoi le calife autoproclamé de Daesh, Ibrahim Awad, s'est choisi comme pseudonyme « Abu Bakr al-Baghdadi al-Quraychi » (en référence au nom du premier calife et à la tribu d'origine du Prophète). Les musulmans savent-ils par exemple que l'atroce autodafé du pilote jordanien exécuté en 2015 par Daesh est une répétition littérale du geste inaugural du premier calife de l'islam qui, au lendemain de son arrivée au pouvoir, a ordonné que l'un de ses opposants soit brûlé vif ?

En fait, la découverte de cette violence fondatrice dans l'histoire de l'islam suscite deux types de réaction chez les musulmans. D'une part, il y a celle, majoritaire, de ceux qui sont dans le déni ; ils disent : « ce n'est pas l'islam, ce n'est pas nous ! » (réaction stérile qui revient en somme à cacher la poussière sous le tapis) et, quand on leur montre les versets du Coran qui appellent au combat et au meurtre, ils vous disent à la manière du célèbre personnage de Molière : « Couvrez ce sein que je ne saurais voir ! »<sup>14</sup> D'autre part, il y a la réaction des intégristes qui glorifient et célèbrent cette violence du temps des origines, en font un objet de culte et, donc, veulent la perpétuer dans une répétition compulsive et ritualisée.

Je pense qu'entre ces deux réactions, il y a un juste milieu : assumer cette Histoire tout en la mettant à distance et tout en la prenant pour ce qu'elle est : un passé révolu qu'il faut contextualiser, soumettre à l'analyse et à la lecture critique<sup>15</sup>. Il se trouve que les textes de la Tradition se prêtent volontiers à un tel exercice. Certes, ces textes servent aux mouvements intégristes comme outil de légitimation de la violence ; or, il se trouve que cette littérature qui nous « empoisonne » parfois la vie contient elle-même « l'antidote » ! Il suffit de retourner l'arme textuelle contre les fanatiques et autres charlatans et de prouver par ces mêmes textes que l'utopie d'un islam parfait, absolu, porté par une institution politique soi-disant infaillible, le califat, est une imposture !

Les mouvements politico-religieux ont depuis toujours confisqué le passé et falsifié l'histoire : ils figent la Tradition, la momifient pour la manipuler à leur guise et garder, par là même, le contrôle sur les esprits. J'ai essayé d'arracher les textes de la Tradition des mains de ces manipulateurs et de les découvrir par moi-même. Je pense que chacun de nous doit le faire à son échelle. Avant ce n'était pas possible, ces textes étaient difficiles d'accès et jalousement gardés. Maintenant, ce n'est plus le cas. Franchement on n'a plus d'excuses !

Mes lecteurs me font souvent part de leur étonnement face à ce qu'ils ont lu dans mes livres ; ils me disent : « Mais ce n'est pas ce qu'on nous a raconté ! » et je leur réponds toujours : « C'est facile ! Allez vérifier par vous-même dans les sources ! Ne vous laissez pas avoir ». Il nous faut rompre définitivement avec la paresse intellectuelle qui nous empêche de nous pencher sur les textes fondateurs de l'islam. Chaque période de l'Histoire doit investir sa Tradition pour la relire et la réécrire.

Le XVI<sup>e</sup> siècle en Europe, comme on le sait tous, est toujours appelé le siècle de la Renaissance. Pourtant, c'est un siècle qui a été déchiré par les guerres de religion. Or, si on parle de Renaissance, c'est parce que, durant ce siècle, quelques hommes ont décidé de lire autrement les livres des Anciens. Par ce geste salutaire, ils ont changé le monde !

<sup>14</sup> La citation est utilisée au sens figuré pour dire « Cachez ce verset que je ne saurais voir ! »

<sup>15</sup> Le plus important chantier demeure sans conteste celui du Coran dont il ne suffit plus de proposer une interprétation moderne (qui ne sera au bout du compte qu'une interprétation parmi tant d'autres). Il faut extraire le Coran du mythe qui le présente comme une parole divine créée et intemporelle et, ce, en révélant le processus lent (et souvent violent) de son élaboration historique. Le Coran que nous avons aujourd'hui entre les mains a été fixé au moins deux siècles après la mort du Prophète. N'ayant aucune trace matérielle du Coran originel, qu'est-ce qui nous garantit que le Coran actuel est celui qui aurait été révélé à Muhammad ? Le sujet mérite bien sûr un plus long développement...

De nombreux penseurs musulmans contemporains se sont lancés dans ce genre d'entreprise (ils l'ont souvent payé de leurs vies !) : ils ont discuté de la nature du pouvoir dans l'islam et ils ont eu le courage de revenir aux sources pour démontrer le caractère factice des dogmes politico-religieux et juridiques, qui bloquent toute possibilité de réforme dans le monde musulman. Ils ont montré que ces dogmes sont le fruit d'une construction historique et n'ont rien de la sacralité présumée dont on les enveloppe pour les rendre indiscutables, intouchables.

L'un des auteurs les plus importants dans ce sens est Ali Abderraziq (1888-1966), un théologien égyptien qui a été à l'origine d'un tournant majeur de la pensée arabe et islamique au XXe siècle, par la publication en 1925 d'un ouvrage intitulé *al-Islâm wa usûl al-hukm (L'Islam et les fondements du pouvoir)*<sup>16</sup>. Ce Cheikh d'Al-Azhar démontre, de façon irréfutable, que la confusion du politique et du religieux dans l'islam est le produit de l'Histoire et que l'institution du califat n'a aucun fondement ni dans la loi religieuse ni dans la raison. Il retrace dans son livre l'histoire du califat, révélant toutes les mystifications qui l'avaient entourée dans l'imaginaire des musulmans. Il affirme que cette institution du pouvoir islamique a trouvé son seul soutien dans la force armée et dans la violence. L'auteur démontre d'ailleurs que le premier message de l'islam est uniquement spirituel, *din* (religion) et non *dawla* (État). À cause de sa pensée critique et iconoclaste, Ali Abderraziq a été condamné pour hérésie blasphématoire et a été radié de l'université d'Al-Azhar ; au passage, on a brûlé son ouvrage.

Le deuxième grand nom qui a été à l'origine d'une réflexion audacieuse sur le rapport de l'islam au pouvoir politique est le penseur soudanais Mahmoud Mohamed Taha (1909-1985) ; dans un livre important publié en 1967 (intitulé *al-Risâla al-thâniya minâ-l islâm, Le Second Message de l'islam*)<sup>17</sup>, il a démontré que, dans le Coran, il existait deux messages. Il prouve, en effet, que la dimension discriminatoire et violente de certains dogmes coraniques date de la période médinoise de la vie du Prophète (c'est la période de l'hégire, exil de Muhammad, ayant fui la Mecque) ; Taha pense que cette période médinoise correspond à une certaine décadence de la communauté des musulmans. Le penseur soudanais affirme alors qu'il est nécessaire de revenir au message coranique

de la période mecquoise (d'avant l'hégire, l'exil à Médine), car c'est durant cette période que s'est révélé le message divin authentique dans sa signification spirituelle, qui a fini par être étouffée par un islam historique violent que les musulmans ont subi et ont fait subir depuis le VIIe siècle. À cause de cette thèse, Mahmoud Mohamed Taha a eu de graves ennuis. Sa tête est demandée par l'Azhar dès 1976<sup>18</sup>. Accusé d'apostasie, il a été condamné à la peine de mort. Il a été pendu le 18 janvier 1985. La Ligue islamique mondiale a chaleureusement félicité le président Numeiri pour l'avoir exécuté !

Le même sort sera réservé à un intellectuel égyptien de renom, Faraj Fouda (1945-1992), libre penseur et auteur d'ouvrages qui ont été jugés blasphématoires par Al-Azhar<sup>19</sup>. S'appuyant sur la fatwa de cette institution, deux hommes appartenant à *al-jamâ'a al-islamiyya* (sorte de milice des Frères musulmans) l'assassinèrent dans la rue en lui tirant dessus devant son fils. Il suffit donc de voir le sort subi par Ali Abderraziq, Mahmoud Mohamed Taha et Faraj Fouda et de constater les différentes menaces et intimidations subies par tous les penseurs qui ont osé une relativisation historique des préceptes politiques et juridiques de l'islam pour conclure que toute réflexion critique qui s'écarte de la pensée dogmatique a peu de chance de s'imposer dans le monde musulman actuel. En même temps, le parcours courageux de ces trois figures (que nous citons, car ce sont des exemples éloquentes, mais ils ne sont pas les seuls) montre que l'intimidation, les menaces, la violence n'ont pas réussi à venir à bout de la pensée libre en terre d'islam. Cette pensée libre poursuit sa navigation au milieu d'un océan agité ; les générations précédentes d'esprits éclairés ont montré la voie : la réappropriation critique de la Tradition musulmane.

C'est la voie du salut, car cette réappropriation critique de la Tradition est un double geste de démythification-démystification et aussi d'inscription pleine de l'islam dans la marche de l'Histoire. Car la manipulation idéologique et politique des textes du passé a eu pour effet de couper l'islam de ses origines historiques ; ce qui a entraîné une véritable exclusion de cette religion de la dynamique de l'Histoire et son enlèvement dans un anachronisme tragique que les mouvements djihadistes incarnent.

Pour répondre à l'anachronisme et à la vision eschatologique (millénariste) portés par les mouvements fanatiques, il fallait

<sup>16</sup> La traduction française de ce livre a été publiée par Abdou Filali-Ansary, *L'Islam et les fondements du pouvoir*, Ed. La Découverte, 1994.

<sup>17</sup> Il existe une traduction anglaise de cet ouvrage : Mahmoud Mohamed Taha, *The Second Message of Islam*, Syracuse University Press, 1996.

<sup>18</sup> Cf. le journal égyptien *Al-Ahram* du 16 avril 1976.

<sup>19</sup> Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer : *al-Haqîqa al-ghâ'iba (La Vérité absente)*, 1984) et *Hiwâr hawla al-'ilmâniyya (Débat autour de la laïcité)*, 1987).

rendre l'islam à l'Histoire et rendre aussi le Prophète et ses Compagnons à leur humanité (donc à leur imperfection) pour qu'ils cessent d'être ces êtres désincarnés, ces fantômes du passé qui hantent notre présent ; les musulmans sont gouvernés par des morts, ce qui explique en grande partie le visage mortifère que prend souvent l'islam.

Chaque période de l'Histoire doit investir sa Tradition, non pour la sacraliser, mais pour la traiter comme un être vivant,

lui-même fruit d'une époque historique donnée ; cette relativisation permet de dialoguer avec les textes de la Tradition plus que de les réciter. Cette mise en perspective historique doublée d'un travail de lecture critique des sources permettent de comprendre pourquoi l'islam est entré dans la modernité à reculons et de chercher l'erreur de calcul originelle qui fait qu'aujourd'hui le logiciel de cette religion se plante et fait, devant nos yeux horrifiés, de nombreux bugs sanglants !

## LA PENSÉE CRITIQUE EN ISLAM

VUB Crosstalks et Moussem présentent une série de conférences sur la pensée critique en Islam. Dans leur conception de la civilisation islamique, aussi bien les intégristes musulmans que les islamophobes font référence à un islam initialement « pur » des origines, né il y a 1400 ans, mais qui n'a jamais existé en réalité. L'Islam n'a jamais constitué un bloc monolithique, un courant homogène. Au contraire, l'histoire de l'Islam a toujours été une culture très diverse, devenue forte par l'acculturation et par le contact avec la culture grecque, perse, indienne, africaine, etc. Une histoire qui est aussi pleine de dissidence, d'hérésie et de rébellion. Ces sectes et ces courants théologiques alternatifs sont à l'origine d'une captivante culture de débat. Des penseurs du siècle d'or de l'Islam, comme Al Farabi, Averroës, Avicenne, Abu Al Alaa Al Ma'ari, Abu Bakr Al Razi, Omar Khayyam, Abu Hayyan Al Tawhidi... sont les fondateurs d'une culture basée sur la raison et la science. De nombreux penseurs contemporains ont suivi leur exemple. Dans un monde complexe et globalisé, il est aujourd'hui plus que nécessaire de prêter attention à ces penseurs.

Dans ce contexte, nous présentons une série de conférences digitales, en publiant à chaque fois un nouveau texte de l'intervenant en rapport avec le thème.